

Extraits de : « *Souvenirs et impressions d'une longue vie* »
offerts en profonde gratitude par Ida SCHWARTZ en 1954 à Monsieur et Madame Specklin

Madame Scheer, ma grande amie, insista : « *Tu es plus indépendante que moi, femme de pasteur, fortunée, tu as le temps...* » et ne voilà-t-il pas que, par un concours de circonstances fortuites (dans nos vies le hasard existe-t-il !), je vois arriver chez nous de Guebwiller, Madame de Schlumberger de Witt-Guizot (anoblis par l'empereur Guillaume) qui est avec Madame Siegfried un pilier du féminisme. « *Ma petite, me dit-elle, il va y avoir à Budapest un congrès auquel un contact avec Mulhouse est nécessaire. Tu vas y aller. Je m'occuperai de toi, te mettrai à la section française* ».

Effrayée, timide, seule à faire ce long voyage, mon cœur palpitait... A Mulhouse, un comité fut créé selon toute règle et un plan de travail établi. Il se composait d'Alsaciennes et de deux Allemandes, pour éviter d'être entravées par les occupants. Je fus désignée comme présidente et Mme Scheer, vice-présidente. Les membres étaient : Mme Gaston Frey, Jacques Schlumberger-Mieg. Les deux Allemandes, Fräulein Jordan, de Dantzig, très fine et Frau Dr Sachs.

Je pars non sans émotion, pour mon voyage danubien. Arrivée à Budapest, je vois descendre sur l'escalier du somptueux hôtel, Mme Schlumberger en grande tenue, éblouissante de décorations, allant assister à un diner officiel. Le congrès s'ouvre le lendemain matin sous la présidence de Mrs Chapman-Cat, Anglaise, un vrai parlement de femmes. Là je deviens victime du cruel drame alsacien : la section française a refusé de m'admettre : « Ah non ! l'Alsace est allemande ». Mes larmes vont couler et le désir violent m'agite de m'en retourner par le prochain train. « Mesdames, dit la présidente, que chacune de vous se mette bien sur le banc de sa nationalité décoré d'un fanion ». Ma décision est prise en voyant le banc du Transvaal restant libre. J'y prends place et reste bien seule et me retournant, je me vois devant la Suisse. « Une sans patrie » dis-je. Mais ce contact fut une bénédiction. « Nous aimons votre pays, nous sommes voisines, républicaines, vous allez rester avec nous, être des nôtres ». Cela fut réalisé et quelle éducation et bonheur pour moi !

Ma compréhension s'ouvrit sur ce bel horizon. Je ne perdis pas un mot des intéressantes séances. Melle Gourd, vaudoise, faisait des articles pour le Journal de Genève, tandis que nous déjeunions, Melle Honegger de Zurich revendiquait le compositeur comme Suisse, quoique né au Havre. Ma vie dans ce milieu inespéré devint exquise. Le but principal du congrès était de discuter sur le vote des femmes. Les femmes sans ce droit, restent mineures, leurs efforts sont vains. Mon horizon s'élargit et s'éclaircit chaque jour davantage. Des demandes de comptes rendus d'Alsace à mon retour étaient un stimulant puissant. Paul de Schlumberger arrivant, voulu m'entraîner voir les musées de Budapest : je refusai net. Un jour de congé toutefois permet aux membres du congrès de visiter le pays. J'allai avec Fräulein Honegger voir dans les environs une colonie de villas d'artistes très intéressante. Un grand seigneur hongrois nous accompagna en équipage à chevaux. Les blés ondulaient à hauteur d'hommes. Les serviteurs employés s'agenouillaient devant le propriétaire et lui baisaient les mains, ce qui suscitait la mauvaise humeur de ma compagne suisse. Le café hongrois qui nous fut offert gracieusement, une merveille... Et le grand seigneur l'accompagna de ces mots : « Le droit de vote ? Mais mesdames, à quoi bon ? Depuis que le monde existe, c'est vous qui réglez ! »

L'année suivante, le congrès eut lieu à Rome avec un ordre du jour pratique : « Initiation à des organisations obscures telle que la Traite des Blanches. »

De retour à Mulhouse, je fis des comptes rendus d'abord à Colmar, sollicitée par la femme du Maire, très active dans le travail social. L'intérêt que l'on me portait fut des plus encourageants et évinçat tout ma timidité. Une Allemande, « *Inspectorin in Gewerbedienst* » me chargea de fonder à Mulhouse des associations de couturières, modistes, coiffeuses, ce qui fut réalisé. L'association féministe marchait et travaillait avec succès. Les institutrices, les PTT, les sages-femmes demandèrent à se grouper avec nous. Le programme pour 1913-1914 prévoyait une série de conférences traitant du développement du féminisme en Suisse, en Autriche, en Allemagne, dans les pays anglo-saxons et scandinaves, la création d'un bureau d'information pour renseigner les femmes, leur donner des conseils, etc... Par la suite, ce bureau sera complété par une bibliothèque de premier choix. Puis, protection du travail manuel des femmes, tel que la confection de dentelles dans nos vallées vosgiennes, contre l'exploitation des voyageurs de commerce qui les payaient mal et encaissaient fortement. Un cours de droit traitant de la situation de la femme dans le code civil et pénal fut organisé en plusieurs séances par un juriste de Strasbourg, le Docteur Goehrs, qui voulut bien s'en charger. Première séance en janvier 1914, très suivie.

A la fin de 1913, Strasbourg nous appelle, Mgr Scheer et moi pour rendre compte dans une séance des associations du Bas-Rhin de notre organisation et de notre travail à Mulhouse, ce qui fut suivi avec intérêt. A peine de retour, quel choc terrifiant pour moi de recevoir l'offre d'être présidente de toutes les associations groupées d'Alsace. La présidente d'alors, fatiguée, souffrante demandant à se retirer. Cette tâche m'épouvantait : il me faudrait un bien vaste crâne... Je retourne à Strasbourg en août pour avoir plus de détails de ce qui m'incomberait ! Mais voilà que la ville mobilisait déjà. La guerre de 1914-1918 va éclater le 1^{er} août. Cela me soulage d'une part, mais le passé est englouti. Séparés de la Suisse, nous ne revîmes jamais Hans Huber. A Mulhouse, le « sauve qui peut » est général. Ma mère déclare : « Mon poste est ici, je reste ». Elle rencontre dans la rue un vétéran de 1870 qui lui serre la main en disant : « Nous nous soutiendrons mutuellement ». Que va t-il se passer ? L'Alsace libre est à nous, mais tout à coup, une invasion envahissante de troupes allemandes se déclenche ! C'est un supplice !

Un appel imprévu, une demande d'aide me secoue : c'est une dame Platen, malade et solitaire au Faubourg de Bâle, que toutes les élèves ont quittée. Personne ne s'occupe d'elle. Un seau d'excréments nauséabonds demande d'urgence à être vidé. Sa perruque, ôtée, est jetée sur le lit. Aspect lamentable, pauvre femme. J'ai recours à l'aide d'Alfred Schwartz qui vient nous prendre pour le Hasenrain en auto sanitaire. Là, le jeune docteur Specklin nous reçoit près du lit qui attend la malade. Je fus témoin du choc ressenti par le jeune homme à la vue de ce crâne dénudé comme un œuf d'autruche quand la perruque fut ôtée. Les meilleurs soins remirent Mme Platen entièrement d'aplomb. Dans nos vies tout s'enchaîne merveilleusement selon le divin plan du Créateur des mondes !

La guerre de 1914-1918 nous donna des moments durs et difficiles. Mais les autorités municipales, en transférant leurs pouvoirs aux Allemands, firent l'éloge de l'activité de ma mère, si bien qu'elle fut respectée et moi-même soulagée de l'angoisse de la voir exilée en Prusse, ses trois petits-fils étant très patriotes français. Notre premier frottement eu lieu le soir même de la bataille de Walheim. Un officier en colère, se présenta : « Qu'est-ce que cette ville ? J'y entre avec mes hommes fatigués du combat et, de votre jardin on tire sur mon cheval et on l'abat ! » Notre réponse reste fort calme : « Nous sommes deux dames seules vivant ici et n'avons pas d'armes à feu ». Sur ce, perquisition minutieuse dans chaque coin de la maison. J'insiste pour qu'on autorise

ma mère âgée à se retirer. Nos tapis, roulés contre les mites dans des placards reçurent maints coups de sabre. Mon appartement toutefois fut respecté. Un signal d'alarme dans la nuit, et en un clin d'œil tout l'appareil militaire, y compris les petites voitures-cuisines, disparurent de notre jardin. Les militaires furent appelés dans la région de Donon où se déroula la bataille. Le chef tomba.

Par la suite, une épreuve nous arriva au décès de Raymond Schwartz, tué en patrouillant, de même qu'un de mes camarades de classe. Son père nous télégraphia et aussitôt nous fûmes appelées à la *Kommandantur* et interrogées séparément. Ma mère se tira d'affaires en disant que, vu sa mémoire affaiblie, sa fille répondrait pour elle. J'y passai : « Vous allez prêter serment et gare à la vérité ! Vous avez des neveux officiers dans l'armée française ? - Non, pas officiers, mais leur sympathie va à la France. Je n'ai rien à cacher. L'avenir de mes neveux n'est pas en Alsace, l'un était à Paris, l'autre en Angleterre. » Mon interrogatoire finit bien en ces termes : « Nous vous remercions ; en fin de compte on ne peut vous rendre responsable des actes de vos neveux. » - « Non, dis-je, ce ne sont pas des enfants, mais des hommes. »

La Ville engagea à son service Mme Foltz-Jeannin pour s'occuper des femmes de notre population ouvrière restées seules et mit à disposition de ce service, un étage sur la Sinne comprenant deux bureaux. Mme Foltz me demanda de collaborer avec elle. Mon premier mouvement fut négatif, mais quand j'entendis ces mots : « Alors, on me donnera une allemande » je n'hésitai pas à dire « oui ». Et quelle bénédiction pour moi fut cette tâche : entrer en contact serré avec notre population ouvrière, la connaître, la comprendre, l'aider, l'aimer. Mon âme s'ouvrit toute grande, et les expériences, la satisfaction ressentie de toute part, me rendit profondément heureuse.

Le flot des personnes venant à nous grandissait sans cesse. Je n'avais plus une minute à moi et dans le silence nocturne, certaines questions me tracassaient sans amener aucune solution. Des jeunes filles se disaient enceintes, vu la quantité de militaires de passage. Elles pleuraient sous la menace de leurs parents de les mettre à la porte, ne voulant admettre la charge d'un nourrisson. J'essayais de les inciter à écrire au « père » dont elles connaissaient le nom et la région où il s'était rendu. Refus unanime de s'adresser directement à lui. Combien de lettres ai-je alors écrites, faisant valoir l'heureux privilège et le manque de cœur d'abandonner totalement celle qui lui donnait l'enfant. Je dois dire que tous répondirent et envoyèrent des fonds avec bonne volonté. Nous avons réussi par la suite à faire supprimer du Code civil le décret de Napoléon Ier : « La recherche de paternité est interdite ».

Un autre cas se manifesta inopinément. Les salaires outre-Rhin ayant augmenté, nos travailleuses manifestèrent le désir de s'y rendre. L'Etat-major allemand avait confiance en nous et nous accordait de la bienveillance. Ainsi nous avons la liberté de donner des passeports là où nous le jugions convenable. Dans ce cas, les Allemandes en obtinrent, mais notre manœuvre consistait à retenir nos Alsaciennes au pays : « Patience, les temps meilleurs vont venir et tout s'arrangera ». Redoublant de sollicitude pour elles, Mulhouse sut les conserver. Notre tâche dut subir un nouvel effort. L'Etat-major voyant le danger de maladies vénériennes pour l'armée, nous donna ordre de nous occuper des femmes atteintes indiquées par les médecins. Nous louâmes un terrain hors de la ville qui fut aménagé en camp de travail sous notre direction : couture, lessive, cuisine, tous travaux de ménage bien organisés occupèrent ces femmes qui semblaient vraiment y prendre goût. Mais je compris que pour réussir il fallait travailler avec elles, être des leurs. J'en avais une qui était rongée par le cancer, à la place du nez elle n'avait qu'un trou et elle groupait

encore autour d'elles des hommes soirs et nuits. Nous arrivâmes à l'intéresser autrement en lui faisant la lecture, par des jeux de cartes, de dominos, etc... Je fis l'expérience que tout consiste à donner avec gaieté et humour.

Nous atteignons le 11 novembre : « Oh la douce paix ! » Les Mulhousiennes reviennent au pays. Ces « revenantes » caquettent comme de petites perruches. On les voit partout circuler en groupes. Par hasard, j'entends ces mots : « Il faudrait que cette vieille Mme Schwartz se retire. » Et par ailleurs : « Cet Albert Schlumberger reste ici, ce boche ! ». « Mesdames, c'est grâce à lui que vous vous trouvez dans un Mulhouse habitable. Ludendorf, le chef omnipotent des troupes d'occupation voulait anéantir Mulhouse en plaçant des batteries en vue de sa destruction complète. Les arguments Schlumberger, que ce serait une honte pour l'Allemagne, de détruire notre ville industrielle florissante, restèrent vains. Ce n'est qu'à Berlin où il se rendit, que Schlumberger eut gain de cause. Mulhouse n'échappa pas aux bombardements, mais resta réparable et habitable. »